

PETITES FABLES

1. — La grenouille et le limaçon.

Un jour, la grenouille se moqua de la sage lenteur du limaçon et lui proposa une gageure. Elle paria qu'elle arriverait avant lui à Luxembourg.

Le limaçon, gravement, soutint le pari.

Les voilà donc en voyage.

La grenouille eut bientôt fait de devancer son rival. Mais, lorsqu'elle fut arrivée près de la ville, elle se trouva en présence d'une barrière en planches, traversant la route. La grenouille eut beau sauter, elle ne put franchir cet obstacle.

Le limaçon à son tour arriva, longtemps après la grenouille, au point où celle-ci avait dû s'arrêter. Et, sans effort, il monta et redescendit la barrière.

De sorte que la grenouille perdit le pari, et le limaçon empocha les enjeux.

Morale : Qui va doux, va lon.

Conté par Thomas Marck, tailleur à Wardin (Bastogne).

Alfred HAROU.

2. — Le renard et le coq.

É r'nard awo fait è djou l'rinconte d'é coq; è i s' mett' à d'viser.

— Combe sais-t' de tours? sti le r'nard.

— Ah! sti l' coq, d'in sais tois.

Etié ti?

— Mi, sti le r'nard, d'in sais soixante-tois.

— Vions è pau çu qu' tou sais fé, sti l' coq.

— Aspocéf' è pau, sti le r'nard.

Adon l' coq a frumé è zic tié. canta d' tous ses forces.

Me il awo frumé l' zic qu'è dou costé dou r'nard.

Etié le r'nard l'attrapa pa s' golé tié d'zerta avec li.

L' propriétaire dou coq s'a mis à couri ètié à crier:

Un renard avait fait un jour la rencontre d'un coq; et ils se mirent à causer.

— Combien sais-tu de tours? dit-il le renard.

— Ah! dit le coq, j'en sais trois.

Et toi?

— Moi, dit le renard, j'en sais soixante-trois.

— Voyons un peu ce que tu sais faire, dit le coq.

— Essaye un peu, dit le renard.

Alors le coq ferma un œil et chanta de toutes ses forces.

Mais il avait fermé l'œil qui était du côté du renard.

Et le renard l'attrapa par le cou et déserta (se sauva) avec lui.

Le propriétaire du coq s'est mis à courir et à crier:

— Vè-t' bien laicher là m' coq, c'è-st à mi!

— Me, responds li qu' tou m'a acaté, sti l' coq au r'nard.

Le r'nard wèf' s' bouche pou asculer l' coq, qu'in profita pou s'involer d'sus l'two d'èn maison.

Arrivé doulà, l' coq fruma è zic tié. canta l' pus haut qu'il a saulu.

Vous vîez d'ci l' visache dou r'nard!!

Extrait du journal *le Furceur*, de Wasmes, n° du 22 avril. — Voir dans notre tome I, p. 36, une fable ardennaise où le renard est dupé d'une façon analogue par l'écureuil.

3. — « On n' wasse pus rire. »

Gn'aveuve on leup qu'aveuve trové on djambon.

Comme i moreuve di fwîn : « Bonne affaire! » di-st i, et il è mougne li mutan.

Après awè bin mougné, i lait là l' aute mutan et il èva.

Arrivé quelques heures pus lon, i s'assit d'sos one aube.

Sus l'aube gn'aveuve one homme en train d' coper des coches.

— Waite, di-st i l' leup, si dj'av. uve pris l'aute mutan avou mi, ça m'frouve bin plaigi, à c't heure.

« Dji vèreuve, télmint dj'a sti biesse, qui m' queuve sèreuve cöpée au rez do cul! »

Li cia qu'esteuve sus l'aube, lache li fiermint, et li cöpe jusse li queuve au rez do cul.

— Bin, di-st i l' leup tot petté, on n'wasse pus rin dire po rire, eh! vaici!..

Extrait de *La Marmite*, n° du 13 mai 1894.

— Veux-tu bien laisser là mon coq, c'est à moi!

— Mais, réponds-lui que tu m'as acheté, dit le coq au renard.

Le renard ouvrit la bouche pour écouter le (obéir au) coq, qui en profita pour s'envoler sur le toit d'une maison.

Arrivé là, le coq ferma un œil et chanta le plus haut qu'il a pu.

Vous voyez d'ici le visage du renard!!

Il y avait une fois un loup qui avait trouvé un jambon.

Comme il mourait de faim : « Bonne affaire! » dit-il, et il en mange la moitié.

Après avoir bien mangé, il laisse l'autre moitié et s'en va.

Arrivé quelques heures plus loin, il s'assied sous un arbre.

Sur l'arbre, il y avait un homme en train de couper des branches.

— Vois, dit le loup, si j'avais pris l'autre moitié avec moi, ça me ferait bien plaisir, maintenant.

« Je voudrais, tant j'ai été bête, que ma queue serait coupée au rez du derrière. »

Celui qui était sur l'arbre lâche le courbet, et lui coupe juste la queue au rez du derrière.

— Ben, dit le loup tout décontenancé, on n'ose plus dire le mot pour rire, eh! ici!..

LA SAINT-GRÉGOIRE.

III.

A Eprave, en Famenne.



DANS ce village, voisin de la jolie ville de Rochefort, la date du 12 mars était, il y a quelque vingt ans, attendue avec impatience par les petits garçons. Ils se réunissaient dès le matin et l'un d'eux, habillé en Saint Grégoire, portant une crosse garnie d'une bourse, dirigeait la petite troupe dans sa promenade à travers les rue de la localité. Les autres bambins recueillaient les dons en nature, œufs, farine, lard, etc.; la bourse était destinée à serrer l'argent reçu pendant la tournée.

Les petits collecteurs s'arrêtaient à chaque porte. Saint Grégoire n'oubliait pas de souhaiter aux personnes généreuses, une réussite complète de leurs semailles d'oignons, et le contraire aux gens qui n'accueillaient pas favorablement la demande.

La promenade terminée, les enfants se rassemblaient chez les parents du petit évêque. Là, on préparait des gauffres avec le produit de la collecte, et l'on en faisait un régal.

Les mêmes détails se reproduisaient à la Ste-Gertrude pour les fillettes; elles se costumaient en blanc, faisaient le tour du village et terminaient la journée par un petit banquet.

Henri SIMON.

IV.

A Herstal.

Dans sa remarquable Notice wallonne¹ sur les anciennes écoles primaires du pays de Liège, Henri Forir (1784-1862) donne les détails suivants sur la fête telle qu'elle se pratiquait à Herstal à la fin du siècle dernier.

Saint Grégoire, dit-il, était le patron des maîtres d'école. C'était congé le jour de sa fête. Chaque écolier endossait ses habits de dimanche et, souvent, étrennait *ine noîpe mousseûre*. Il recevait une « bannière », c'est-à-dire une baguette garnie de mousse avec

⁽¹⁾ Notice wallonne sur les anciennes écoles primaires, par H. Forir. Bull. de la Soc. Liég. de litt. wall. Liège 1862, t. IV, 2^e partie, p. 66-73.

des *ging-gong*, sorte de petits clinquants. On faisait une petite procession dans le faubourg, puis on allait entendre la messe à la chapelle de *Saint-z-Oremus*¹. Après la cérémonie, la femme du maître d'école offrait aux enfants du café avec des *pan'hais*, petits gâteaux de deux liards, trois centimes.

On sent bien, ajoute le bon Forir, que les parents payaient tout cela, et que le profit n'était pas de leur côté....

Ces détails viennent confirmer ce que j'ai dit des coutumes scolaires de la St-Grégoire qui devaient, au commencement de ce siècle, être générales dans tout le pays de Liège et de Namur.

O. C.

NOTES ET ENQUÊTES.

8. **Buveurs et cabarets.** — On prépare pour la *Revue* un recueil des traditions relatives aux cabarets (vieilles enseignes, jeux de cabarets, placards et inscriptions murales, etc.), sur les buveries (noms du petit verre, manière de trinquer, etc.), et sur les buveurs (facéties, chansons, remèdes, etc.). Prière d'adresser les notes au directeur de *Wallonia*.

9. **La femme aux trois yeux.** — « On a répandu le bruit à Cuesmes (Borinage) qu'une femme munie d'un troisième œil parcourait la commune et prédissait que la houillère la plus importante du « Levant-Flénu », le n° 79, devait être anéantie par une terrible inondation souterraine. La fatale nouvelle, se répandant avec une rapidité extraordinaire a mis dans un profond émoi tous les esprits faibles du village. Beaucoup d'ouvriers sont tellement impressionnés qu'ils n'osent plus descendre dans le puits maudit et l'on affirme même qu'à la date indiquée le chômage sera presque complet à cette fosse. » (*Journal Franklin* du 11 février 1894.)

Il est peu probable que « la femme à trois yeux » ait été imaginée pour la circonstance. Ce n'est sans doute que la réapparition d'une femme mythique analogue à « la petite femme blanche » bien connue à Liège et qui annonçait la mort sur le seuil des maisons où elle venait s'accroupir la nuit.

Les Borains ont des traditions extrêmement curieuses et, si l'on peut dire, originales, comme leur langage. Il est regrettable qu'aucun folkloriste n'ait encore exploré cette région d'une manière approfondie. Nul doute qu'on n'y retrouve bien des coutumes et croyances primitives, comme celle de l'*Allion*, dont il a été parlé dans notre tome I, p. 125, et qui n'a rien d'analogue, croyons-nous, dans les autres contrées wallonnes.

⁽¹⁾ St-Oremus, lisez St-Erasme, en latin *Erasmus*. Il sera parlé prochainement de cette chapelle célèbre autrefois par un pèlerinage.

Nos lecteurs savent qu'un journal en dialecte, *le Farceur*, vient de paraître à Wasmes. Cette feuille paraît venir à son heure et semble destinée à soutenir l'éveil d'un certain mouvement littéraire, si nous en jugeons par des essais de chansons, de nouvelles et de comédies parues sous des signatures diverses. Ses rédacteurs sont tout désignés pour ouvrir l'enquête que nous réclamons. Sans s'en apercevoir peut-être, ils ont déjà publié des traditions, notamment le joli conte que nous reproduisons dans ce numéro. Nous serions heureux si notre confrère accordait une part de ses colonnes au folklore borain, et nous apportait de temps à autre une tradition notée d'une manière aussi intelligente que le conte du Coq et du Renard.

10. **Le Jeu de loto.** — Ce jeu, très populaire au pays wallon, prête à diverses sortes de facéties. L'une d'entre elles consiste, pour celui qui tient le sac, à nommer les numéros en un flamand plus ou moins authentique, dans le but d'interloquer les partenaires. Souvent aussi, on désigne les dés sous des formules baroques et tout à fait populaires, tirées de jeux de mots ou de la configuration des chiffres. Elles rappellent même quelques idées attachées aux nombres. Le n° 13, par exemple, s'appelle toujours *point Djuda*.

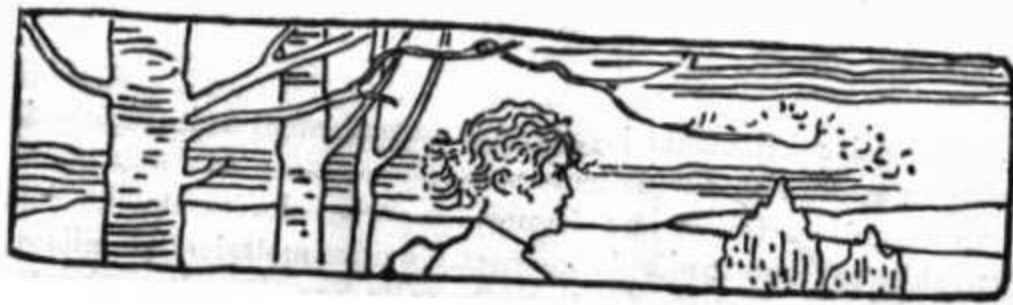
Voici quelques autres dénominations populaires.

Le n° 1 s'appelle *li p'tit cadet* ou bien *l'bidet*; le chiffre 2, c'est *li p'tite cane*, le nombre 20, *li cane et si oû* (son œuf), et 22, *les deux canes so l'aise* (sur l'eau). Le 4 rappelle plus ou moins *li tchapai dè commissaire*, et le chiffre 8, une paire de *lunettes*. A Huy, on ne nomme jamais 11 sans ajouter *so s'ponse*; à Liège, on est plus poli, et l'on considère ces deux chiffres comme figurant *les deux madames*. Le nom du nombre 12 donne l'occasion aux galants de désigner la « douce » Marie, ou Marguerite ou bien Jeannette présente au jeu. S'il y a une Thérèse à la table, on fera à toute occasion le jeu de mots sur « treize », ou bien l'on dira, en lorgnant la jeune fille : *trasse, po-z-aller à cabasse* « pour aller à paniers », bras-dessus, bras-dessous. Aux yeux de nos joueurs, le 33 représente toujours *les deux croufieux* (bossus); le 77 s'appelle *les deux hawais* (houes), 88, *les deux lunettes* et 26 *li quâtron*. Le 69 se nomme régulièrement à Liège : *quoue* (queue) *è haut, quoue è bas*; et à Wavre *cu d'seu, cu d'zo*.

Le 48 rappelle aux vieux soldats « la grosse pièce ». Quant au 90, c'est *l'viz papa* ou bien *l'pus vix dè sêche* (du sac). O. C.



JUN.



LA FÊTE DU COQ

EN HESBAYE.



EST, il y a plus de vingt ans, au beau pays wallon, là où les hommes sont si gais, si francs, les femmes si courageuses, si alertes; on est en pleine moisson...

» Le coq chante; mais, si matinal qu'il soit, les gens de la ferme l'ont été plus que lui. Tout est bruit, bourdonnements dans la grande cour. Les chevaux hennissent heureux et étonnés de recevoir leur ration de si bon matin.

» On les attelle aux grands chariots vides, dans lesquels sautent lestement les moissonneurs, garçons et filles. Les chiens aboient, ils tirent sur leurs chaînes, désespérés de ne pas être de la partie. Les canards réveillés en sursaut barbottent dans la mare, comme s'il faisait plein jour. Un poulain gambade autour de sa mère qu'il n'a pas voulu quitter.

» Le temps était beau. Il s'agissait d'en profiter pour rentrer les dernières gerbes de la récolte. Tous les bras avaient été convoqués et tous étaient là...

» Ce fut un beau spectacle quand, sous la première flèche d'or lancée par le soleil à la terre, comme signal du réveil de la nature, cette troupe de jeunes gars, de robustes filles, faisant escorte aux chariots, se mirent en route. Un merle, perché sur un haut peuplier, salua le départ de son chant railleur. La troupe lui répondit en entonnant, à pleine poitrine, la chanson des moissonneurs.

» Les grands bœufs curieux, au museau baveux, venaient au bord du fossé, qui les séparait du chemin, pour voir ce qui pouvait troubler ainsi la solitude de leur pâturage, tandis que les agneaux faisaient

entendre des bélements joyeux, qui ressemblaient à des éclats de rire, en sautant autour de leurs mères.

» Quand on arriva aux champs, les gerbes dorées étaient déjà envahies par une armée de moineaux qui les mettaient au pillage. C'est le droit de l'oiseau de prélever la première dîme sur les moissons qu'il a préservées de leurs ennemis.

» On travaille avec ardeur, on entasse les gerbes dans les chariots. A midi, la chaleur devient écrasante, on se réfugie un instant près du ruisseau. Là, sous le feuillage argenté des saules, on dévore à belles dents le pain et le lard, tandis que les libellules, aux ailes de gaze, content fleurette aux herbes folles de la berge.

» Mais un nuage passe! vite, à la besogne. S'il allait pleuvoir! Il y a encore tant de blé à engranger, et la fête du soir qui serait manquée!

» On se remet au travail...



» La terre est déblayée, la récolte est finie, mais il reste la part du pauvre...¹

» Le cortège se forme pour le retour. La plus belle, la plus jeune et la plus sage des moissonneuses, portant une couronne d'épis entrelacés de fleurs et de baies d'arbustes sauvages, trône au haut du dernier char, dans lequel on a rangé des gerbes à une hauteur énorme.

» La jeune fille a emporté avec elle, le matin, le plus beau, le plus vaillant coq de la basse-cour.

» Elle le tient près d'elle. S'il chante, c'est bon signe, tout le monde se réjouit: la récolte sera bonne l'année prochaine. S'il ne chante

(¹) L'auteur fait sans doute allusion aux épis destinés aux glaneurs.

pas, on redoute une froide réception à la rentrée à la ferme. Mais s'il se met à becqueter les épis, le présage est des plus mauvais.

» Cependant le soleil baisse, il dore de ses derniers rayons les chaumes de la ferme. On dirait que ceux-ci, si vieux que l'herbe y croît, se souvenant de leur origine, veulent faire bon accueil aux jeunes gerbes qui arrivent.

» On entend un formidable grincement de roues et d'essieux, c'est le long convoi qui s'avance. Les chariots se balancent lourdement aux cahots du chemin de terre, dont les ornières sont profondes. Les conducteurs font claquer leurs fouets.

» Le cortège rustique est là. Le censier, la censière, leur famille, les serviteurs attendent à la grande porte dont les deux battants sont larges ouverts. Le plus ancien moissonneur félicite les maîtres, puis les chars, portant la richesse de la ferme, font leur entrée triomphante!

» Si l'on ne craint pas la pluie, on attend le lendemain pour engranger.

» Dans la cour sont dressées de grandes tables, couvertes de jambons, de gâteaux, de tartes. Le fermier et la fermière président ces agapes rustiques, arrosées de bière blonde, servie dans des pots de grès ventrus.

» Puis, quand on a bien réparé ses forces, le ménétrier, perché sur son tonneau et armé de son violon, fait entendre un joyeux appel, les couples s'élançant et le jour les retrouve, debout, joyeux, délassés des fatigues du travail par la fatigue du plaisir...

Extraits d'une *Lettre brugeoise* de CHARLES (M^{me} Caroline POPP), dans l'*Office de Publicité*, de Bruxelles, n° 1201, du 31 juillet 1881.





LÉGENDES DU BAS-CONDROZ.

Suite. Voyez page 48.

4. — " LI BERBI BARBETTE "

A la Neuville-en-Condroz, on donnait ce nom à une brebis que l'on voyait parfois « revenir » dans le village.

Un villageois la rencontra un jour à l'endroit nommé à dix djurnâ¹. L'homme, un vaillant, courut à la brebis, s'en empara et l'ayant jetée sur son épaule continua sa route; mais, un peu plus loin, étonné de l'extraordinaire pesanteur du fardeau, il fit à haute voix cette réflexion :

— *Hie! qui t'è pèsante....*

— *Dji sèreus co bin pus pèsante, portant, si dji volève!* répondit la brebis.

L'homme effrayé laissa tomber l'animal fantastique et s'enfuit à toutes jambes.

5. — " LES RODJES MOUSSIS "

Un vieillard de Ramioul, vivant avec son fils, possédait le livre *Agrâfâ*. En l'absence de son père, le jeune homme s'empara du bouquin et commença la lecture à haute voix.

Au même instant des milliers de petits hommes vêtus de rouge lui apparurent et lui demandèrent : *Qui m' voussé? qui m' voussé?*

Le lecteur très effrayé ne savait que répondre, lorsque heureusement son père rentra et renversa un setier de pois en ordonnant à *rodjes moussis* « aux rouge habillés » de les ramasser un à un.

Pendant qu'ils exécutaient l'ordre donné, le vieillard lut à haute voix et « à rebours » les formules prononcées par son fils.

« Cela était tellement fort à faire qu'il remplit de sueur trois chemises à la suite. »

(¹) Le journal, mesure agraire, valait environ 21 ares 80 centiares.

Et comme il parvint cependant à terminer son travail avant que les diables eussent fini le leur, ils disparurent et le jeune homme fut sauvé.

6. — LE TROUPEAU FANTASTIQUE.

Un soir, à Ramet, deux hommes jouaient aux cartes dans un cabaret. L'un d'eux voyant l'heure avancée voulut s'en retourner. « Attends-moi, lui dit son compagnon, ou bien tu t'en repentiras ». Négligeant cette menace l'homme s'en alla, mais lorsqu'il arriva aux prairies qui conduisent à la Meuse, il rencontra un troupeau de bœufs. Ces animaux l'empêchèrent d'avancer et de regagner sa maison; force lui fut d'attendre au milieu du troupeau fantastique le moment où son partenaire vint le rejoindre et délier le sortilège.

7. — UN HOMME ÉGARÉ.

Les fermiers croient que certaines personnes sont en possession de secrets merveilleux et de recettes surnaturelles pour la guérison du bétail.

Ces guérisseurs, dont la réputation s'étend très loin, passent pour être un peu sorciers et l'on s'en défie. Ils savent, dit-on, « jouer des tours », et notamment, ils peuvent faire perdre le chemin. On raconte de différentes manières l'aventure du paysan qui, revenant la nuit d'avoir été prendre une consultation, s'égara dans les chemins familiers et erra, fou de terreur, jusqu'au lever du soleil, à la recherche de sa demeure.

Voici l'aventure, telle qu'on l'attribue à un sieur B., habitant de Ramet.

Un soir, comme il avait une vache malade, il se rendit à Mons (Hollogne-aux-Pierres), auprès d'un guérisseur dont la réputation s'appuyait sur des cures merveilleuses.

Le paysan, ayant pris connaissance des prescriptions de cet homme, voulut s'en retourner sans perdre de temps, craignant, vu l'heure avancée, de ne plus trouver à son poste le passeur d'eau qui l'avait amené sur cette rive.

— Ne craignez pas cela, dit le sorcier, je vous promets que le passeur vous attendra. D'ailleurs, puisque vous êtes pressé, dites-moi quelle monture vous préférez pour regagner votre logis. Voulez-vous un cheval? un âne? une chèvre?

— Non, non, répondit le paysan tout effrayé, je ne veux rien, j'irai à pied.

— Ah ! c'est ainsi, dit l'autre, piqué. Et bien, va, je te plains, car tu n'es pas encore de retour.

Le paysan arriva sans encombre au lieu dit. Il jeta dans la nuit le cri consacré : *A l'aive!* et fut bien rassuré d'entendre le clapotement produit par la barque qui venait. Seulement, à sa grande stupéfaction, elle aborda l'instant d'après et lui apparut sous la forme minuscule d'un sabot !

Après un moment d'hésitation muette, l'ensorcelé se décida à passer le fleuve dans ce bateau étrange et, contre son attente, il débarqua sain et sauf sur la rive opposée.

Seulement, arrivé là, il se trouva perdu au milieu de son propre village, dont les moindres recoins lui étaient si connus depuis l'enfance. Il marcha, il marcha, sans reconnaître les rues et les sentiers, sans parvenir à retrouver sa maison.

Désespéré, le pauvre paysan se laissa choir au bord de la route et attendit le jour, espérant s'endormir. Or, il ne put pas même sommeiller, car des centaines et des milliers de voitures magnifiques commencèrent à défiler devant lui sur la route. Elles se suivirent jusqu'au matin et — quand le soleil parut — notre homme fut stupéfait de voir, à quelques pas de lui, à l'autre côté de la route — sa maison qu'il avait tant cherchée.

(à suivre.)

François BENKIN.



LA FILLE DÉLAISSÉE.

Voilà l'dimanch' ve-nu, La belle a descen-du Pour voir l'amant qu'elle

aime. Il n'é-tait pas ve-nu, Elle a bien at-ten-

du : Mon Dieu, n'viendrait-il plus !

1.

Voilà l' dimanch' venu,
La belle a descendu
Pour voir l'amant qu'elle aime.
Il n'était pas venu,
Elle a bien attendu :
« Mon Dieu ! n' viendrait-il plus?... »

2.

— Ah ! ton amant, la belle,
C'est un infidèle,
Il est trop volage ;
Car je l'ai vu passer,
Hier après l' dîner,
Avec une autre aimé(e).

3.

— « Va, j' lui jouerai un tour :
Je changerai d'amour,
Et je d'viendrai volage !
Je prendrai mes plaisi(rs)
Avec un autre ami,
Je ferai comme lui ! »

4.

« Plaisir et déplaisir,
On a raison de dire
Ma foi, quand on aime :
C'est un chagrin d'aimer
Après un objet
Qu'on ne peut épouser. »

Chanson recueillie à Liège par O. C. de la bouche de M^{me} Marie-Josèphe Frisée, 68 ans, qui connaît la chanson depuis son enfance. On chante à Liège sur cet air un couplet érotique en wallon, tout-à-fait impubliable.



LI FÂVE DA PÏROT¹

on p'tit gamin qui div'na pâpe à Rome.

I.



Un petit garçon nommé Pirot vivait seul avec sa marâtre, tombée veuve l'année dernière.

Le petit garçon n'était guère heureux avec cette vieille mégère : elle lui donnait tout le temps du pain noir tout sec et gardait pour elle seule le bon pain blanc et le beurre de sa vache.

Le matin, quand il avait mangé son croûton et avalé son verre d'eau, la vieille ne manquait jamais de le mettre à la porte pour en être quitte. Le petit garçon s'en allait dans les champs. Ça fait qu'il était toujours seul, et il avait remarqué bien des choses que les autres ne voyaient pas.

Si bien que, certain jour, la mère lui donna, comme d'ordinaire, un vieux croûton moisi, et elle l'envoya dehors plus tôt que d'habitude, en lui disant :

— Allez un peu jouer, je vais à Liège.

— Bon, dit Pirot.

Et il s'en alla manger son pauvre déjeuner, assis sur un seuil.

Un moment après, vinrent à passer deux vieillards tout courbés, le visage orné d'une longue barbe blanche, qui marchaient lentement en s'appuyant sur un bâton noueux.

Et c'étaient le bon Dieu et Saint Pierre !

Ils aperçoivent le gamin qui mordait dans son pain " jusqu'aux deux oreilles " !

— Ah ! dit le bon Dieu, quelle bonne tartine vous avez là !

— Voulez-vous une bouchée, grand-père ?

— Non-dà, mon *binamé*. Mais puisque vous avez si bon cœur, demandez-moi trois choses à votre goût, et je vous les donnerai.

Le petit garçon réfléchit un instant, puis il dit :

— S'il vous plaît, donnez-moi un sifflet, que seul je puisse faire siffler, et qui fasse tomber du ciel des alouettes toutes rôties quand j'en voudrai.

— Hein ! *bièsse* ! dit Saint-Pierre en lui donnant une bourrade. Pourquoi ne demandes-tu pas le Paradis, tu l'aurais sur le coup !

— *Pa* ! dit le gamin, c'est que j'ai encore bien le temps de le gagner.

— Laissez faire l'enfant, vous ! dit le Bon Dieu.

Et il tira de sa poche le sifflet demandé.

— Maintenant, je voudrais un beau livre où personne d'autre que moi ne puisse lire et qui m'apprenne des choses utiles.

Saint Pierre ne tenait pas en place, il lançait des regards furieux au gamin. Mais ça ne lui faisait pas peur, et, après avoir reçu le livre, il demanda une trompette pour lui tout seul, dont les sons fissent danser les gens à son souhait.

Après quoi, le bon Dieu embrassa Pirot et s'en alla en lui souhaitant bonne chance.

Quelques instants après, revint la vieille marâtre, bien étonnée de le voir lire dans son beau livre doré.

— *Hie ! mon fi !* dit-elle, quel beau livre vous avez là !

— C'est le bon Dieu qui me l'a donné, et je viens d'y lire qu'il va passer tantôt une volée de gros oiseaux rôtis. Voulez-vous les manger, je vais les faire tomber ?

— Hé ! comment ferais-tu ça ?

— Vous allez voir.

Et voilà qu'il siffle dans le sifflet et tout aussitôt, des oiseaux qui voletaient au-dessus d'une touffe de ronces, tombent au beau milieu de la haie.

La marâtre s'empresse d'aller les cueillir et de les dévorer. Mais le gamin, qui n'attendait que cela, embouche sa belle trompette et fait danser la vieille canaille.

— Ah ! brigand, gémit-elle, je suis toute écorchée ! Tu vas me le payer !

Après bien des efforts et de nouvelles écorchures, comme la musique avait cessé, la marâtre parvint à se tirer des ronces.

Toute furieuse, " l'écume à la bouche " elle se précipite sur le pauvre Pirot et le bat tant et tant... Si bien que, quand elle cessa, elle était " toute en eau ".

Or, le gamin se releva tout guilleret : il n'avait rien senti du tout, car il portait le précieux livre caché sous ses vêtements.

Le voyant partir, la vieille s'écria :

— Tu ne t'en iras pas avant que tu ne m'aies donné tes beaux affaires.

(¹) On a respecté le style et les wallonismes de la conteuse.

— Je n'oserais jamais, dit-il ; et puis, vous n'en pourriez quand même rien faire, puisque le bon Dieu me les a donnés pour moi tout seul.

— Ah ! c'est ainsi... !

Elle saisit les trois précieux objets et jette au feu le livre, la trompette et le sifflet. Mais à sa grande surprise, ils restent intacts au milieu des flammes et le gamin les en retire sans se brûler.

Ne se sentant plus de rage, la marâtre avise une vieille sorcière qui passait, une de ses bonnes amies, et elle lui crie :

— Tenez, prenez vite ce maudit gamin, car je ne le saurais plus voir ici. Seulement, ne le gardez pas trop longtemps, car il porte malheur !

— C'est bon, c'est bon, dit l'autre. On sait ce que parler veut dire. Elle s'empare de l'enfant et le fourre dans sa hotte.

Un peu plus loin :

— Ah ! grand' mère, j'ai vu dans mon beau livre que vous danseriez aujourd'hui dans les cendres de l'âtre.

— Tais-toi, mauvais gamin, tu ne vaux pas la corde pour te pendre !

— Et bien, ne me croyez pas, c'est comme vous voulez.

On arriva à la maison de la sorcière et celle-ci se mit en devoir d'accrocher dans la cheminée la grosse marmite où elle devait cuire le malheureux Pirot.

Mais celui-ci n'attendait que ce moment là. Il saisit sa trompette et souffla tant qu'il put : Taratata ! taratata !...

Et voilà la sorcière qui se met à danser dans son âtre.

Pendant qu'elle grillait, notre ami prit ses jambes à son cou et bientôt il rejoignit la grand'route.

II.

Quand il fut hors des atteintes de la vieille sorcière, notre petit bonhomme s'assit sur un talus et ouvrit son beau livre.

Vinrent à passer trois curés qui s'en allaient en devisant de treize à quatorze.

-- Tiens, que lisez-vous là, donc, *valet* ?

— Oh ! vous n'avez pas besoin de le savoir : vous ne pourriez tout de même pas lire dedans.

— Je parie que si !

Il leur passe le livre et malgré tout leur latin, ils n'y voient que du feu.

— N'avais-je pas raison ? dit Pirot. Vous n'y avez rien compris, et cependant, j'ai vu là quelque chose qui vous intéresse. Il y a près d'ici, à telle place, une femme qui est à la mort, d'avoir dansé dans les ronces. Il faut bien vite aller lui porter le bon Dieu pour la guérir.

— Si c'était même vrai, disent les curés, nous n'avons quand même pas de *nûle* (hostie) sur nous en ce moment.

— Oh bien, dit Pirot, c'est facile. Voilà un *rève* (ruisseau). Regardez bien le fil de l'eau. Il va passer sept raines et la dernière s'arrêtera. Vous la prendrez dans votre main et, sous sa langue, vous trouverez une petite hostie bénite.

Les curés font comme il l'a dit ; ils prennent l'hostie sous la langue de la raine et la mettent sur la langue de la femme, et la voilà guérie.

— Maintenant, dit le gamin, c'est fini et je vais avec vous.

— Nous allons bien trop loin !

— Qu'est-ce que ça fait ? J'ai de bonnes jambes et je saurai marcher autant qu'il faudra.

— Mais malheureux, nous allons à Rome, pour *faire* (élire) un nouveau pape.

— Et bien, c'est justement l'affaire.

De guerre lasse, ils le laissent venir, espérant qu'ils en seraient vite quittes.

Sans crier las, le gamin les suivait, marchant quand ils marchaient, trottant quand ils couraient.

Au milieu du jour, comme la chaleur était grande, ils s'assirent à l'ombre pour faire une petite méridienne — *po fer 'n' pitite soquette*.

Plein de confiance, Pirot s'endormit avec eux. Mais les malins faisaient semblant et sitôt l'entendirent-ils ronfler, qu'ils s'emparèrent de son beau livre et le plantèrent là. Un peu plus loin :

— Laisse-le-moi porter, dit le plus vieux, je suis le plus savant de nous trois.

— Oui-dà, dit l'autre, qui le sentait venir : c'est moi qui l'ai pris, c'est moi qui le garderai.

— Et bien ! dit le troisième, n'est-ce pas moi qui ai eu l'idée de m'arrêter là ?

Au bruit de la dispute, le gamin s'éveille, ouvre un œil et, voyant son beau livre en grand danger d'être mis en pièces, il se dit : « Attendez, farceurs ! » et il se met à jouer un petit air de son sifflet.

Aussitôt les alouettes de tomber toutes rôties. Les curés lachent le beau livre, le gamin ne fait qu'un saut et le remet sous sa casaque.

Force fut bien aux curés de lui laisser ce qu'ils avaient voulu lui prendre.

On se remit en marche, le gamin derrière et les trois curés, pleins de dépit, désireux de s'en faire quitte et de lui prendre cette fois le livre et le sifflet.

Chemin faisant, nos voyageurs arrivèrent à une auberge et les trois curés résolurent d'y passer la nuit.

— N'allez pas là, dit le gamin, car j'ai lu dans mon livre qu'on y doit tuer quelqu'un cette nuit même.

— Allez, allez, laissez-nous faire, vous deviendrez *sot* avec votre livre.

Et ils entrèrent.

La nuit venue, on alla se coucher dans une chambre où il y avait des garde-robes fermées tout le long du mur.

— Voulez-vous parier, dit le gamin, que je vais faire danser ces armoires-là.

— Voilà une drôle d'idée ! Nous voudrions bien voir ça !

Notre ami emboucha sa trompette, et il n'avait pas *tâté* trois coups que les garde-robes se mirent à danser sur leurs quatre pattes, tellement qu'il n'y avait rien de plus curieux !

Le vacarme éveilla l'aubergiste et sa femme qui accourent et jettent de hauts cris, tout *esbarrés* du spectacle qui se présente à leurs yeux.

On ouvrit les armoires et l'on trouva dans chacune, des voleurs armés jusqu'aux dents.

On s'en défit et la nuit se passa paisiblement.

III.

Le lendemain, à la première heure, le petit Pirot s'éveilla tout joyeux. Il se trouva seul et dépourvu de ses affaires.

— C'est égal, dit-il. Tout chemin mène à Rome et l'on va partout avec sa langue.

Il se mit en route et après avoir marché longtemps, longtemps, il finit par arriver dans la grande ville, juste au moment où l'on menait en terre le défunt pape.

Il se rangea au passage du cortège et, comme tout le monde se découvrait, que les femmes pleuraient et priaient, notre gamin garda la casquette sur la tête et les mains dans les poches.

Les assistants, scandalisés par cette attitude, l'entourèrent et lui en demandèrent la raison.

— Tiens ! dit Pirot, vous êtes des drôles, vous autres, de pleurer et de prier pour un homme qui est allé tout droit au paradis ! Vous feriez mieux de prier pour vous et de rire et chanter : ce sera un bonheur d'avoir le pape qui va venir.

— Qu'en savez-vous, donc, gamin ? dit un homme.

— On me l'a dit.

— Tout cela est très bien, dit un autre ; mais au moins, tu aurais bien dû tirer ta casquette : on se détourne bien pour les chiens.

— Oho ! et bien, moi, je suis comme ça : j'aimerais mieux me

découvrir pour un pauvre malheureux que pour un riche, puisque ce n'est pas quand même le bon Dieu.

— De guerre lasse on le laissa aller et il vint s'asseoir au seuil du palais où l'on devait s'assembler pour élire le nouveau pape.

— Que viens-tu faire ici ? lui demanda-t-on.

— Je viens rechercher mes beaux affaires que trois curés m'ont enlevés.

Et chacun haussait les épaules ; Pirot attendit patiemment.

Vinrent à passer les trois curés.

— Aha ! vous voilà, dit Pirot en leur barrant la route. Je vous tiens, et si vous ne me rendez pas mes beaux affaires, je crierai tant et tant, que vous serez chassés de la ville.

— Nous voudrions bien vous les rendre, disent les curés, mais nous ne les avons plus : comme ils ne pouvaient nous servir, nous les avons jetés.

— Et bien, alors, laissez-moi entrer avec vous.

— Oh ! ça, c'est impossible.

— Si vous ne m'introduisez pas, je vais faire du vacarme.

Le voyant si décidé, ils se concertèrent un moment. Après tout, se dirent-ils, il vaut mieux faire ce qu'il dit. Nous entrerons bien, nous autres, et nous avons volé, tandis que lui nous a rendu service. Ils prirent donc l'enfant après lui avoir fait promettre de ne rien divulguer de leurs aventures passées.

Ils pénétrèrent dans la magnifique salle, tout entière en or chargé de pierreries et de diamants d'une richesse incalculable.

Il y avait là des milliers et des milliers de prêtres accourus des quatre coins de la terre, si bien que l'immense salle en était bondée.

Le gamin se coula en silence le long des murs et se tapit dans un tout petit coin.

De ce temps là, quand il fallait choisir un nouveau pape, on lâchait un pigeon à un bout de la salle, et l'on attendait que le pigeon vint se poster trois fois de suite sur la tête de l'un des assistants. Celui qui était ainsi désigné était proclamé pape.

On ferma toutes les portes et on lâcha le pigeon.

Après avoir tournoyé dans la salle et battu les murs, il vint tomber juste sur la tête de Pirot.

Grande surprise !

— Que viens-tu faire ici, *galapiat* ? cria-t-on de tous côtés.

— C'est les trois curés qui m'ont fait entrer.

— *De quoi ? de quoi ?* Qu'on le chasse bien vite à la porte.

— Non, dirent les trois amis, laissez-le, nous allons le cacher.

On se rapprocha et on le fit accroupir au milieu des robes noires.

Cette fois encore le pigeon reconnut la place où notre gamin était

caché, et il fallut bien qu'on s'écartât, de crainte des coups de bec.

Alors tous les curés, furieux, poussèrent le gamin sur le seuil et verrouillèrent les portes.

On lâcha le pigeon pour la troisième fois et, après avoir cherché dans les coins et partout, l'oiseau troua un carreau de vitre et descendit dans la rue sur la tête de l'enfant.

Et il fut nommé pape.

IV.

Or, la mère de Pirot, là-bas dans son village, se chagrina amèrement.

Elle avait grand repentir de ses fautes; elle croyait bonnement que notre gamin avait été dévoré par l'affreuse sorcière à qui elle l'avait donné dans un moment de colère.

La marâtre alla trouver le curé de sa paroisse et se confessa en pleurant. Mais le confesseur lui dit :

— Écoutez, je veux bien vous pardonner tous vos autres péchés; mais celui-là, je ne le pourrais jamais.

Elle s'adressa vainement à tous les autres curés du voisinage et elle résolut de venir à Rome implorer le pardon du Saint Père.

Le voyage fut long, mais il finit par aboutir et elle entra dans la grande église, sans savoir que le pape était son fils.

Pirot, tout pape qu'il était, reconnut parfaitement la marâtre et la laissa parler. Quand il lui eut donné l'absolution, il la fit attendre un moment et rentra dans la sacristie.

Il *chaussa* ses vieux habits et se présenta alors pour l'embrasser.

Mais elle ne l'eut pas sitôt aperçu qu'elle tomba morte entre deux chaises.

*Et v'la l' fève foû,
Cak so l' soû!*

Vos magn'rez l' hâgne et mi l'otû.

Conté à Vollem, en 1888, par Lambertine Salmon, quinze ans, et confirmé le 26 décembre 1891 à Liège, par Henri Maréchal, qui tient le conte de son grand-père. — La première de ces versions ne parlait point de l'aventure arrivée dans l'auberge.

O. COLSON.



NOTES ET ENQUÊTES.

11. **L'entrepreneur de pèlerinages.** — De la *Gazette*, journal bruxellois, n° du 16 juin 1893, l'article suivant :

« Connaissez-vous le métier d'entrepreneur de pèlerinages, ou plutôt, de pèlerin pour le compte d'autrui ?

« Un pauvre diable poussif, esquinté, atteint de l'asthme au dernier degré, m'a dit ce que c'était, l'un de ces derniers jours que je l'avais rencontré se traînant de Charleroi à Walcourt.

« Bien des bonnes gens recourent aux pèlerinages, aux neuvaines, aux vœux de toutes sortes pour obtenir la réussite d'une entreprise, la guérison d'une maladie, la conjuration d'un mauvais sort, etc. Mais le défaut de temps ou le respect humain les empêchent souvent de remplir eux-mêmes ces exercices. On va alors trouver notre homme qui se charge de ce soin et, moyennant finances, accomplit le pèlerinage ou la neuvaine dans les conditions promises par l'intéressé. Tantôt c'est à pied et tantôt en chemin de fer. Il va sans dire que le premier genre de pèlerinage coûte plus gros que le second, étant plus pénible. Saint-Hubert et Walcourt sont les stations saintes les plus courues par notre homme. Le pèlerinage de Saint-Hubert demande deux jours et coûte 15 francs, outre le prix du train. On obtient celui de Walcourt pour la bagatelle de 2 francs, le prix du train toujours en sus.

« Pour établir sa bonne foi, le pèlerin fait signer un certificat de présence par une autorité quelconque de la localité. Pour augmenter ses petits profits, il vend des médailles et autres amulettes tout le long de sa route. Et que l'on n'aille pas croire que le métier chôme parfois. Notre homme ne sait pas suffire aux demandes. Il y a neuf ans, nous a-t-il dit, qu'il fait ce métier-là, avec une entière conviction.

« — Mais les vœux de vos clients sont-ils souvent exaucés ? lui avons-nous demandé.

« — Ah ! ça, c'est une autre affaire, répond-il. Du moment que l'on m'a payé et que j'ai fait consciencieusement ma besogne, le reste ne me regarde plus. »

A. HAROU.

12. **Les trombes.** — Que dit-on des petites trombes de poussière qui s'élèvent sur les routes avant la pluie ? Comment les désigne-t-on ? Les enfants les craignent-ils ? Pourquoi ?

O. C.

13. **Les oies de Visé.** — Il existe dans tous les lieux de plaisance du pays de Liège des auberges bien connues sur la façade desquelles on lit en grandes lettres : *Oies à l'instar de Visé*. Mais nulle part on ne sait préparer la chair succulente de ces volatiles aussi délicatement que dans cette ville même